

de Montréal si peu favorisée le moyen de progresser et de se développer plus rapidement. Nous allons avoir la preuve de ce qu'on peut espérer d'elle.

COURRIER D'ONTARIO.

On connaît le triste sort des troupes françaises envoyées à St. Domingue par Napoléon, pour pacifier cette colonie, entraînée à la révolte, pendant les grandes tourmentes de la révolution française. Après avoir en partie reconquis les provinces de l'île, et fait la paix avec Toussaint Louverture et tous ces généraux, l'armée française devint la proie de la fièvre jaune, plus terrible en cette année 1803, que les années précédentes. Vingt généraux furent frappés presque simultanément. Quinze mille hommes furent emportés en sept ou huit semaines. Bref, d'une armée de trente à trente-deux mille hommes, il en restait à la fin sept à huit mille.

M. Thiers écrit les lignes ci-dessous, à propos de cet événement :

« Tel fut le sacrifice fait par le Premier Consul à l'ancien système commercial de la France, sacrifice qui lui a été amèrement reproché. Cependant, pour juger sainement les actes des chefs de gouvernement, il faut toujours tenir compte des circonstances sous l'empire desquelles ils ont agi. Quand la paix était faite avec le monde entier, quand les idées du vieux commerce revenaient comme un torrent, quand à Paris, et dans tous les ports, des négociants, des colons ruinés, invoquaient à grands cris le rétablissement de notre prospérité commerciale, quand ils demandaient qu'on nous rendit une possession qui faisait autrefois la richesse et l'orgueil de l'ancienne monarchie, quand des milliers d'officiers, voyant avec chagrin leur carrière interrompue par la paix, offraient de servir partout où l'on aurait besoin de leurs bras, était-il possible de refuser aux regrets des uns, à l'activité des autres, l'occasion de restaurer le commerce de la France? Que n'a pas fait l'Angleterre pour conserver le Nord de l'Amérique? L'Espagne pour en conserver le Sud? que ne ferait pas la Hollande pour conserver Java? Les peuples ne laissent jamais échapper aucune grande possession sans essayer de la retenir, n'eussent-ils aucune chance de succès. Nous verrons si la guerre d'Amérique aura servi de leçon aux Anglais, et s'ils n'essayeront pas de défendre le Canada, le jour où cette colonie du Nord cédera au penchant bien naturel qui l'attire vers les Etats-Unis. »

Ce penchant bien naturel n'attire guère que le Pays, et ses insulaires ordinaires, vers la république voisine. Le reste de la population canadienne, c'est-à-dire la masse du peuple presque tout entier, est réfractaire à ce penchant. Pêche-t-elle contre nature, suivant l'opinion de M. Thiers? J'en doute fort, car d'ordinaire les peuples ne résistent guère à de pareils penchants, lorsque leur intérêt les y pousse.

Il peut se faire que dans dix ans, dans cinq peut-être, il y ait un fort parti annexionniste au Canada. Car beaucoup d'entre nous ne veulent point de l'indépendance, et déclarent carrément que si la politique de nos hommes d'Etat, ou des hommes d'Etat d'Angleterre, amène la rupture du lien colonial, ils demanderont l'annexion.

Mais si ce parti existe dans cinq ans, ou dans dix ans, pourra-t-on dire qu'il a cédé à un penchant irrésistible pour les Etats-Unis?

Bien loin de là? Il aura cédé à une force majeure toute autre, celle qui résulte de la politique anti-coloniale des ministres anglais.

M. Thiers paraît bien convaincu, dans le passage cité plus haut, que malgré la leçon de la guerre de l'indépendance, l'Angleterre ne verra pas s'éloigner le Canada sans un grand serrement de cœur, et qu'elle sera toute disposée à prendre les armes pour le défendre, et le conserver fidèle à son allégeance.

Et cependant quelle est la vérité? C'est que nous voulons rester fidèles et loyaux sujets de la mère-patrie, et que ce sont les ministres de la mère-patrie, qui semblent fatigués de notre fidélité et de notre loyauté.

M. Thiers a vu les choses renversées dans les brumes de l'avenir. Au lieu d'un entêtement sympathique, c'est de l'antipathie que nous avons éprouvée jusqu'à cette heure pour les Etats-Unis. Et les ministres anglais, loin de paraître disposés à nous défendre contre un penchant naturel qui nous porterait à sacrifier notre allégeance, font ce qu'ils peuvent pour nous inculquer des tendances annexionnistes.

Du reste, il en est de même partout, en Europe. A la fureur de posséder des colonies qui s'était emparée autrefois de tous les pouvoirs européens, ont succédé d'autres ambitions—entre autres l'ambition manufacturière.

Et puis, le système colonial est entièrement changé, par la force même des choses ou des événements. La France fut portée à favoriser l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique du Nord; l'Angleterre n'a pas manqué de prendre sa revanche en favorisant l'insurrection des colonies de l'Amérique du Sud.

Autrefois, une colonie était pour ainsi dire la chose de la mère-patrie, qui lui imposait d'assez grandes obligations. Ainsi une colonie ne devait donner les denrées tropicales qu'à la puissance dont elle dépendait, laquelle lui fournissait en échange les produits d'Europe. Elle n'admettait que ses vaisseaux, et n'élevait de matelots que pour sa marine. Toutes ces conditions sont disparues.

« Le sucre, qu'il fallait extraire d'une plante née et cultivée sous le soleil le plus chaud, se tire aujourd'hui d'une plante cultivée sur l'Elbe et sur l'Escaut. Les cotons, filés avec tant de finesse et de patience par des mains indiennes, sont filés en Europe par des machines, que met en mouvement la combustion du charbon fossile. La mousseline est tissée dans les montagnes de la Suisse et du Forez. Les indiennes, tissus en Ecosse, en Irlande, en Normandie, en Flandre, peints en Alsace, remplissent l'Amérique, et se répandent jusque dans les Indes. Excepté le café, le thé, produits que l'art ne saurait imiter, ou à tout égalé, ou surpassé. La chimie européenne a déjà remplacé la plupart des matières colorantes qu'on allait chercher entre les tropiques. Les métaux sortent des flancs des montagnes européennes. On retire l'or de l'Oural; l'Espagne commence à trouver l'argent dans son propre sein, etc. »

Comme on le voit, tout est profondément altéré, modifié, et

l'esprit du temps actuel ne ressemble guère à l'esprit du temps jadis.

Et pourtant, il est toujours de l'intérêt de l'Angleterre de garder le Canada, tant qu'il n'aura pas pris assez de force et de ressources pour se développer et grandir seul sur ce continent. Pourquoi? parce que, abandonné présentement à lui-même, le Canada passerait presque sans coup férir aux Etats-Unis, et qu'il n'est ni de l'intérêt de l'Angleterre, ni même de celui de la France, de voir les Etats-Unis prendre en Amérique des proportions aussi vastes et aussi puissantes.

C. T.

Tout va à merveille du côté de la Rivière-Rouge. Le bill de Manitoba a été accepté avec enthousiasme et il est probable, sinon certain, qu'une partie de la colonne expéditionnaire va être rappelée. Mgr. Taché vient confirmer ces nouvelles et demander une amnistie complète, qui sera accordée et mettra le couronnement à l'œuvre de la pacification. C'est un beau et grand succès que nous devons à Mgr. Taché et au Cabinet Fédéral, et surtout à Sir George E. Cartier.

L'Hon. Sir John A. Macdonald est actuellement dans l'île du Prince Edouard, à Charlottetown.

Le rétablissement de sa santé s'opère si rapidement qu'il a télégraphié, cette après-midi, samedi, à Sir George E. Cartier, lui mandant de le tenir au courant de toutes les affaires du gouvernement.

L'hon. M. Chauveau, premier ministre, a présenté à Son Altesse le Prince Arthur, un magnifique cadeau, au nom de la Province de Québec. M. Chauveau a eu l'heureuse idée de lui offrir tous les ouvrages publiés par les auteurs canadiens. Ces livres sont magnifiquement reliés et portent le chiffre de Son Altesse.

Le Prince Arthur a été agréablement surpris en recevant ce cadeau et il en a témoigné hautement sa satisfaction.

A son arrivée à Québec le Prince a donné, à titre de souvenirs, plusieurs jolis objets à quelques citoyens de notre ville. M. Chauveau a reçu une très-jolie épingle marquée au chiffre du Prince.

REVUE ETRANGÈRE.

FRANCE.

La guerre, depuis si longtemps imminente entre la France et la Prusse, menace d'éclater bientôt. Le gouvernement provisoire d'Espagne ayant offert le trône de ce pays à un prince prussien, le ministre Ollivier a déclaré qu'il verrait dans l'avènement de ce prince une menace pour la France.

Voici les dépêches de samedi :

Le Constitutionnel, organe de l'Empereur, mande qu'aujourd'hui l'ambassadeur espagnol a reçu ordre de donner un avis officiel au gouvernement français de la candidature du Prince Hohenzollern.

Cet avis dit que quand la France sera convaincue de la persistance de l'Espagne, elle terminera les négociations ouvertes avec elle.

Il n'y a rien de définitif de la part de la Prusse, mais la France ne se tiendra pas pour satisfaite de la réponse évasive de Bismarck.

Le duc de Grammont dit que la France espère que l'Espagne renoncera à son projet. Il rappelle les services de la France rendus dans les affaires de l'Espagne, par l'interdiction des complots des Carlistes.

On n'a encore reçu aucune réponse de la Prusse depuis les déclarations du secrétaire des affaires étrangères.

On a reçu cependant ce matin une dépêche de la Prusse, disant que le gouvernement ne sait rien de la candidature du Prince Hohenzollern.

Une rumeur qui paraît bien fondée dit que le ministre de la guerre prussien a ordonné à tous les généraux et officiers de l'armée prussienne de joindre leurs corps immédiatement.

Le Madrid Discretion a publié un article relativement à la candidature du Prince. Il dit qu'il a toutes les qualifications requises. Un gneux est apte à régner sur des gneux.

Paris, 8.—L'ambassadeur espagnol part ce soir pour Madrid, afin de s'efforcer à en venir à un arrangement suffisant.

Les ambassadeurs de l'Autriche, de l'Angleterre et de l'Italie ont eu une conférence aujourd'hui avec le duc de Grammont et paraissent en faveur de la France.

L'Empereur a eu une entrevue avec les ministres de la marine, de la guerre et de la justice.

Le maréchal McMahon commandera une armée, et le général Leboeuf aura le commandement des troupes destinées à agir contre l'Espagne. Il y a beaucoup d'activité dans les ports de mer.

On dit que le Prince Hohenzollern a refusé, mais que sa sœur, la duchesse de Flandre, le pousse à accepter; le duc de Montpensier a ordonné à ses partisans de ne pas s'opposer au Prince.

M. PRÉVOST PARADOL.

Nous lisons dans la Liberté du 21 juin :

L'hôtel de l'ambassade des Etats-Unis, rue Spontini, était avant-hier soir plus animé que d'habitude : M. Washburne, ministre des Etats-Unis à Paris, donnait un dîner en l'honneur de M. Prévost Paradol.

Il y avait en tout quinze convives, appartenant, cela va sans dire, au monde diplomatique. Mentionnons lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre; MM. Olozaga, ambassadeur d'Espagne; Waizer, ministre de Suisse; baron Enzenberg, ministre de Hesse, etc. Le dîner, servi par Chevet, a retenu les convives à table jusqu'à dix heures et demie.

M. Prévost Paradol, très-interrogé et très-écouté, a beaucoup causé, et avec infiniment d'esprit. Il a même fait, en passant, nous assure-t-on, une allusion assez heureuse aux attaques dont il est l'objet en ce moment de la part de plusieurs journaux.

ROME.

Une nouvelle rumeur annonce que le dogme de l'infaillibilité sera proclamé le 17 juillet.

Post-Scriptum.—Des nouvelles plus récentes représentent la France décidée à faire la guerre à la Prusse. Elle aurait adressé à Bismarck un ultimatum des plus péremptoires et ses troupes se concentrent sur les frontières. Le télégraphe en dit assez pour nous faire croire que les hostilités auront commencé lorsque cette revue tombera sous les yeux de nos lecteurs.

FAITS DIVERS.

Mardi après-midi comme le Berthier s'éloignait de son quai, un nommé Joseph Beauséjour, ne voulant pas manquer son passage, essaya de sauter dans le vaisseau, mais, contre son attente, il alla plonger dans le bassin et ne dut son salut qu'au sang-froid de Joseph Bousquet.

Lundi soir, un orgue de barbarie passait dans la rue Workman en faisant entendre sa belle harmonie; une jeune fille du nom de Lemieux accourut à la fenêtre du second étage d'une maison. Pendant qu'elle écoutait de ses deux oreilles, elle ne vit pas le péril qui la menaçait, et un mouvement imprudent la précipita sur le trottoir. On la releva dans un état complet d'insensibilité: elle a reçu plusieurs meurtrissures à la tête et au corps.

Mercredi après-midi un nommé David, l'un des hommes occupés à démolir la bâtisse dernièrement occupée par la banque Commerciale, au coin des rues St. Jacques et St. Pierre, tomba d'un étage supérieur dans la cave. Quand on l'a emporté chez lui il était sans connaissance.

Mercredi avant-midi vers 10 h. un homme du nom de Joseph Denis était occupé à charger de charbon le vapeur David Cannon quand les pieds lui glissèrent de dessus les planches où il se tenait, et il tomba dans le fleuve. Son fils qui travaillait à côté de lui, n'écouterant que la voix de l'amour filial, sauta dans l'eau pour arracher son père à la mort, mais après vains efforts il dut se résigner, son père était déjà noyé.

On n'a pas encore retrouvé son cadavre.

Il est maintenant certain, d'après une correspondance de Terre-Neuve à la date du 11 juin, que trois goélettes considérables ont fait naufrage au milieu des glaces et que pas un homme des trois équipages ne s'est sauvé.

L'Express de Channel, T. N. Jos. Evans, le propriétaire a péri avec son fils et sept autres hommes.

On lit dans l'Evénement :

D'après une nouvelle de source officielle, le rapport disant que quarante feniens ont été trouvés morts dans un petit bois près d'Hemmingford, est en tous points exact, 15 ont été découverts par des cultivateurs américains, dans une espèce de ravin, près des lignes, et les vingt-cinq autres ont été découverts dans le petit bois. Ils ont été inhumés par les habitants de l'endroit.

VOL.—La compagnie d'assurance contre l'incendie Maryland, dont les bureaux sont situés à Baltimore, au coin de Post office avenue et de la seconde rue, a été mardi victime d'un vol audacieux. On venait de sortir de la caisse de sûreté et de déposer sur le pupitre du président de la compagnie, M. Hambleton, une boîte contenant pour \$150,000 de valeurs diverses, quand est entré un étranger qui s'est adressé à M. Hambleton pour avoir quelques renseignements au sujet d'une assurance qu'il prétendait vouloir contracter.

Au bout d'un instant, le président a dû sortir de son cabinet pour aller demander quelque chose au caissier; l'étranger l'a suivi et, arrivé devant la porte, a gagné la rue. Etonné de cette sortie subite, M. Hambleton est immédiatement rentré dans son cabinet et a constaté la disparition des \$150,000 qui y étaient déposées une minute avant. Toutes les recherches n'ont pu faire retrouver la trace du hardi voleur.

LES DROITS DE LA FEMME.—Mme Vreeland comparait avant hier devant la cour, comme inculpée d'avoir porté des coups de couteau, avec intention de la tuer, à M. Schræder, honorable négociant du bas de la ville. Les débats ayant irréfutablement établi la culpabilité de la prévenue, dont les antécédents sont du reste déplorable, la cour lui a reconnu le droit d'aller passer quatre ans dans la prison d'Etat. Cette décision, de l'avis unanime de ceux qui connaissent le caractère de Mme Vreeland, est sévère, mais méritée.

Un écho d'outre-mer :

Jeunes gens, jeunes gens! Craignez les séductions de Paris, les entraînements de votre âge, les pièges d'une vie de dissipation et de plaisirs. On était arrivé à Paris honnête, avec l'amour du travail, la résolution de conquérir loyalement un bel avenir; on cède au mirage de folles espérances, on suit en aveugle la mauvaise passion qui vous mord au cœur; on se jette dans le monde du désordre et du vice; le jour arrive où le pied glisse, on roule jusqu'au bas de la pente, et l'on se relève flétri. O jeunes gens, jeunes gens! Songez à vos mères qui prient pour vous au fond de leurs provinces, et ne mettez pas des taches de boue sur les cheveux blancs de vos pères!

ALFRED NETTEMMENT.

Voici un relevé qui donne le nombre de vaisseaux que compte la marine marchande de tous les pays.

L'Angleterre compte 23,165 navires à voiles, l'Amérique 7,025, l'Allemagne 4,320, la Norvège, 3,652, l'Italie 3,395, la France, 4,968, l'Espagne 3,086, la Hollande 1,690, la Grèce 1,860, la Russie 1,306, l'Autriche 852, le Danemark 1,415, le Portugal 368, la Belgique 72, divers autres pays 464.

Les bâtiments à vapeur sont naturellement moins nombreux. Les Anglais n'en ont que 2,426, les Américains 597, les Français 288, les Allemands 127, les Espagnols, 148, les Autrichiens 74, les Hollandais 82, les Italiens 86, les Russes 62, les Suédois 83, les Portugais 18, les Danois 44, les Belges 14, les Norvégiens 26, les Grecs 8, et divers pays 49. En tout, 63,650 bâtiments.

C'est ce soir (jeudi) qu'a lieu à la salle St. Patrice, la distribution des prix aux élèves de l'Ecole Chrétienne du quartier St. Laurent. Le programme promet une soirée agréable. A part la distribution, on donnera la représentation de L'Expatriation—drame en 3 actes—et le Désert, de Félicien David, rendu par des artistes de cette ville qui prêtent leurs services gratuits: ainsi que plusieurs morceaux choisis, par la bande de musique des Elèves des Frères. On peut se procurer des billets chez MM. Boucher, Laforce et Chapeleau, ou à la porte de la salle.

L'amour est-il une faiblesse? Non. C'est le contraire: c'est un effort. Ne faut-il pas conquérir, garder? Tous ces actes supposent un grand déploiement d'énergie morale. Quelque chose que ce soit qui ait une valeur aux yeux des hommes s'acquiert par la lutte: bonheur, gloire, amour, vertu. L'épreuve nous est une mesure comme la pierre de touche l'est à l'or. Quand l'amour nous récompense, c'est que nous avons su le mériter.

Il est plus facile d'être bon pour tout le monde que pour quelqu'un.